

# SAINT-PIERRE-LA MADELEINE

## L'église Saint-Pierre est rendue au culte

Au moment du Concordat une seule paroisse est prévue pour la ville : Notre-Dame. Mais pour rendre hommage à M. Caquet, curé réfractaire et "confesseur de la foi" pendant la Révolution, des Montbrisonnais influents - en particulier M. de Meaux - interviennent pour que soit rétablie la paroisse Saint-Pierre. L'administration révisé sa position et on établit Notre-Dame, paroisse principale et Saint-Pierre-la-Madeleine, succursale, pour remplacer à Montbrison les quatre anciennes circonscriptions religieuses : Saint-André, la Madeleine, Saint-Pierre et Sainte-Anne<sup>1</sup>.

Le 8 mars 1803 (17 ventôse de l'an XI), M. Benoît Caquet, ancien curé, rentre dans sa paroisse et se trouve officiellement installé comme desservant de la succursale de Saint-Pierre qui regroupe la plus grande partie des anciennes paroisses de Saint-Pierre et de la Madeleine. C'est un vieux prêtre réfractaire qui revient d'exil. Benoît Caquet avait été nommé curé de Saint-Pierre trente-cinq ans auparavant, le 13 juin 1768.

Depuis près de dix années l'église a pratiquement été laissée à l'abandon. Elle a servi d'entrepôt, de "dépôt littéraire" comme le dit l'administration. Les ouvrages des bibliothèques confisqués pendant la Révolution aux divers couvents de la ville y ont été entreposés. Plusieurs milliers de livres y ont été entassés sans le moindre soin, probablement dans la sacristie. Le 1<sup>er</sup> germinal de l'an VIII, lors d'une visite, les administrateurs ont trouvé *la porte et la croisée du dépôt ouvertes, et quantité de livres épars çà et là, tant sur des rayons que sur le carrelage*<sup>2</sup>.

Le curé Caquet retrouve son église dans un triste état et va consacrer la fin de sa vie à la restaurer, la remeubler afin que le culte y retrouve son ancienne solennité. Il est aidé en cela par un vicaire, M. Coquard, et par les marguilliers de Saint-Pierre.

Un registre de fabrique des premières années (1803-1811) déposé aux archives de la Diana montre concrètement toutes les difficultés rencontrées pour rendre une église au culte après dix années d'abandon et de pillage. Il donne aussi d'intéressants détails sur la vie paroissiale du moment.

## Les marguilliers

Cinq jours après l'installation du curé, le 22 ventôse an XI, une assemblée paroissiale réunie dans la sacristie à l'issue de la grand-messe confirme dans leurs fonctions les trois marguilliers déjà en place depuis 1801 :

*L'assemblée régulièrement convoquée et composée de plusieurs habitants, il a été décidé que les marguilliers actuels [Giraud et Coupat] continueroient leurs soins et peine jusqu'au moment*

---

<sup>1</sup> Saint-André regroupait près de la moitié de la population de la ville, la Madeleine 20 %, Saint-Pierre 20 %. Notre-Dame n'était pas église paroissiale.

<sup>2</sup> Gérard Aventurier, "La première bibliothèque municipale de Montbrison de 1803 à 1863", *Village de Forez*, n°59, juillet 1994.

*de la démarcation de la paroisse, et on a prié monsieur Despérichon de vouloir bien aussy jusqu'à cette époque être premier marguillier...*<sup>3</sup>

En avril 1804, Giraud et Coupat, démissionnaires, sont remplacés par Jean Morillion pour la "grande fabrique" et Jean Gras pour la "fabrique du Saint-Sacrement". M. Berne Degagère devient premier marguillier. Le conseil de fabrique comprend une douzaine de paroissiens notables. Des artisans tels Claude Chambon, boulanger, et Jean Pélisson, cordonnier, s'y mêlent à des propriétaires comme Jean Aguy et à des aristocrates : Despérichons<sup>4</sup>, Buer<sup>5</sup>, de La Plagne... Deux ou trois "seconds marguilliers" assurent la gestion courante sous la responsabilité d'un ou deux "premiers marguilliers" ou "marguilliers d'honneur". Le mandat de ces administrateurs dure trois ans et peut se renouveler.

Dans l'église dévastée, il faut parer au plus pressé ; les premières dépenses de la fabrique indiquent bien les priorités :

<i>Réparations à la serrure du tabernacle</i>	<i>6 sols</i>
<i>Pieds et racommodage du porte-lampe</i>	<i>1 livre 10 sols</i>
<i>Clef d'entrée de la porte de l'église</i>	<i>2 livres 8 sols</i>
<i>Crochet pour tenir la corde de la cloche</i>	<i>12 sols</i>

Apparaît aussi indispensable *l'achat d'un ciboire argenté et doré avec un bonnet* effectué par le vicaire pour 40 livres.

Le citoyen Dupuy, serrurier, se charge des travaux indispensables tandis que le citoyen Simon, épicier, fournit *deux livres d'huile pour la lampe (1 livre 10 sols)* ; un autre épicier, le citoyen Combe, procure à l'église *9 livres de cire fine à 55 sous la livre (24 livres 15 sols)*. Collardet père, vitrier, pose 32 carreaux de vitre dans la sacristie afin d'éviter les courants d'air trop violents, ce qui coûte 16 francs. Enfin le citoyen Epinat, libraire de son état, vend le registre nécessaire pour tenir les comptes : cent feuillets, 36 sols.

## Une cloche baptisée *Marie*

Pas d'église digne de ce nom sans au moins une cloche. Toutes les cloches de Saint-Pierre ayant été brisées en 1793, les fabriciens font transporter, en mars 1803, de l'ancien prieuré de Savigneux, une grosse cloche baptisée Marie. Fondue en 1481 par "Etuva le boiteux", Marie porte le blason de Renaud de Bourdon, alors prieur de Savigneux et archevêque de Narbonne. Elle pèse environ 1 300 kg, donne le mi bémol et porte l'inscription MARIA VOCOR, IN CUJUS HONORE FUNDOR, "je porte le nom de Marie, ayant été fondue en son honneur". La cloche est installée dans le beffroi de l'église. Elle sera la cause de multiples dépenses.

---

<sup>3</sup> Registre de fabrique, p. 1.

<sup>4</sup> Denis Gémier des Périchons (1758-1835) : élève du collège de Juilly puis officier de cavalerie prend part à la défense de Lyon contre les armées de la Convention en commandant la cavalerie forézienne ; réfugié en Suisse puis député après Thermidor ; baron de l'Empire, rallié aux Bourbons, conseiller général de la Loire.

<sup>5</sup> Les Buer (seigneurs de Prélager, fief situé près de Saint-Etienne) étaient originaires de Chazelles-sur-Lyon. Claude Joseph Buer né en 1754 était procureur à Montbrison sous l'Empire et la Restauration. Il habitait place de la Préfecture et avait un domaine à Curtieu où il fit construire une chapelle (bénite le 26 août 1790). Il contribua à l'établissement des sœurs clarisses dans l'ancien couvent des Capucins ainsi qu'à l'érection de Grézieu-le-Fromental en paroisse. En 1825, à la mort de sa femme, Claudine Merle du Bourg, il se démit de ses fonctions et entra au séminaire. Ordonné prêtre, il devint aumônier de la Charité et mourut en 1832, cf. *Bulletin de Saint-Pierre* du 5 mai 1912, n°182).

Pour les ouvriers qui assurent ce délicat transfert, il faut régler à Chassagneux, boulanger, 24 livres 16 sols de dépenses de bouche et verser 16 sols à Simon, épicier, pour l'eau-de-vie consommée à cette occasion. La fabrique doit encore déboursier 6 livres pour la nourriture des voituriers. La corde coûte 9 livres et le battant de fer pesant 10 livres revient à 4 livres 10 sols.

Marie fut-elle, techniquement, bien installée, dans son nouveau clocher On peut en douter. Dans les mois et les années qui suivent, de nombreux artisans interviennent pour faire des aménagements dans le beffroi. En avril 1803, Claude Midroit, charpentier, utilise "huit crosses pour la cloche" (16 sols) et "six boulons avec leurs rosettes à 24 sols pièce". L'année qui suit, le serrurier Aveline a besoin de 63 livres de fer pour réparer la cloche et l'horloge. De mai à août 1806, les réparations sont plus importantes comme en témoignent les paiements inscrits dans le registre avec une orthographe très défectueuse :

- payée à M. Dupuy, serrurier, la somme de 37 livres pour avoir démonté la cloche et l'avoir remonté, mi[s] une mise de fer, soudé le tourillon du côté de bise.

- payé à M. Dalicout la somme de 31 livres 10 sols pour le pied d'un orme qu'il nous a vendu pour faire un joux a la cloche d'après le raport des sonneurs qui ce croyet exposés...

- payé à M. Goure charpentier la somme de quatres vingt dix livres pour trante journées a raison de trois livres par jour pour avoir fait le joue, roux et autres objets de la cloche...

Galland fils, forgeron, reçoit 197 livres pour son travail, Petiot 1 livre et 4 sols pour avoir fourni les clous... Notons que les débris des pièces changées sont revendus en plusieurs lots par "adjudication faite sur le boulevard". Le 24 août 1806, Galland le forgeron achète le vieux fer à 4 sols la livre. Tachon et Côtan, les sonneurs de la paroisse, prennent du "bois du débris de la cloche" pour 9 livres. Fougerand s'adjuge le but, un plateau et écoupeau pour 11 livres 5 sols. En 1807 de nouvelles réparations sont effectuées. En 1808 une petite cloche est installée auprès de Marie. Enfin en 1810, le charpentier Goure effectue encore des travaux dans le beffroi...

## Fournitures courantes

Les fabriciens achètent chez les commerçants montbrisonnais les fournitures courantes nécessaires au culte. Le cabaretier Fougerand et l'aubergiste Durand fournissent le vin de messe, l'épicier Simon l'huile d'éclairage et l'apothicaire Laffon(d) l'encens. Les cierges proviennent de l'épicerie Combe et de la boutique de Gardon, marchand cirier. La fabrique s'adresse encore à la veuve Besson, marchande d'hosties et, chaque année, c'est Claude Fougerand qui fournit les rameaux de buis (de 3 à 4 livres) pour toute la paroisse. Thuilier, épicier, Gayte et Galland, cordiers, fabriquent les cordes pour les cloches. La veuve Claret fournit le chanvre. Occasionnellement, on achète quelques objets au ferblantier Besson et à la femme Robert, faïencière. Berger, qui est orfèvre, fournit "une boîte pour les saintes huiles (13 livres 14 sols)" et raccommode la girandole (1 livre 4 sols)." Les libraires Epinat et Jacques Faure vendent bouteilles d'encre, mains de papier, registres, et même un missel lyonnais<sup>6</sup>.

---

<sup>6</sup> Quelques prix pratiqués de 1803 à 1810 :

vin, la pinte : de 4 à 7 sols,

huile de lampe, la livre : de 13 à 17 sols,

cire commune, la livre : de 1 livre à 1 livre 4 sols,

cire fine, la livre : de 2 livres 10 sols à 3 livres,

une bouteille d'encre : de 18 sols à 1 livre 8 sols,

une main de papier (25 feuilles) : 12 sols,

un cahier neuf : 9 sols,

toile pour doublure (l'aune) : 1 livre 14 sols,

plomb, la livre : 3 sols,

étain, la livre : 21 sols,

une journée de travail : 3 livres. (Goure, charpentier)

## Restauration de l'église

Des travaux importants commencent dès 1803. Il faut remplacer les verrières de l'église. Il ne s'agit pas encore de mettre des vitraux mais seulement de fermer les fenêtres avec de simples vitrages montés sur des châssis de bois. Une adjudication a lieu le 22 ventôse de l'an XII pour cet ouvrage. Collardet père, vitrier-ferblantier, fournit 466 carreaux à 10 sols pièce. Les frères Siome (Siaume), menuisiers, fabriquent quatorze châssis de vitraux pour la somme de 236 livres 11 sols et le serrurier Rivière façonne 568 happes pour fixer les châssis (coût : 25 livres 8 sols).

En mai 1804 les maçons se mettent à l'ouvrage. Pierre Cantal, puis au fil des mois et des années, Claude Thinet et Philibert Crosmarj travaillent dans le clocher, "raccommodent" la maçonnerie des chapelles, reprennent la toiture.

En août 1806, Anselme blanchit l'église en son entier et vernit les boiseries du chœur, la chaire et les fonts baptismaux pour 424 livres. Rousset, couvreur, fait des "chanau" en fer-blanc pour le toit de l'église et recouvre également de fer-blanc le "timbre" (la petite guérite qui abrite la cloche de l'horloge).

Il faut aussi faire ou refaire la tribune. Pour cela, à la foire de la Sainte-Catherine, à Boën, les marguilliers achètent des planches : 16 douzaines au prix de 70 livres 12 sols. De nombreux artisans participent encore à la restauration de l'église<sup>7</sup>.

## Enrichissement de l'église

En janvier 1807, Saint-Pierre a meilleure allure : verrières neuves, maçonnerie raccommodée, nef blanchie, toit et clocher en bon état. Les ressources de la fabrique augmentant, les marguilliers se préoccupent maintenant de la décorer et de la meubler plus luxueusement. Pour cela ils s'adressent à des fournisseurs spécialisés.

M. Crépu, négociant à Lyon, fournit, pour les rideaux du chœur, du taffetas, des cordons et des glands : 278 livres 15 sols. Un dais cramoyisi est confectionné pour servir aux processions de fête-Dieu. La fabrique passe commande d'un autel en marbre à Bussyion et, en août 1807, le marbrier lyonnais reçoit pour cet objet une avance de 600 livres. En mai 1808, quand l'ouvrage sera fini, Bussyion aura reçu en tout la coquette somme de 3 225 F plus 48 F pour étrennes.

Les marguilliers consacrent plus de 1 700 livres à l'achat de trois tableaux de grande taille représentant le Christ, saint Pierre et sainte Madeleine, le fournisseur étant toujours le sieur Crépu,

---

<sup>7</sup> Quelques noms d'artisans :

- Maçons : Pierre Cantal, Anselme, Claude Thinet, Philibert Crosmarj.
- Plâtriers : Charles, Richard.
- Piqueur de pierre : Deselle (de Moingt).
- Couvreur : Rousset.
- Menuisiers, charpentiers : frères Siome, Anselin, Claude Midroit, Alais, Goure, Aubert.
- Tourneur (sur bois) : Denis.
- Serruriers : Rivière, Dupuy, Valenne, Pommier, Noalli, Blanc (de Sury), J.M. Mialier.
- Maréchal : Galland le jeune.
- Ferblantier : Besson.
- Vitrier-ferblantier : Collardet.
- Cordiers : Gayte, Galland.
- Tapissier : Genevrier.
- Marbrier : Bussyion (de Lyon).

de Lyon<sup>8</sup>. Ces tableaux mesurant 2,5 m sur 2 m étaient encore dans l'église actuelle avant la rénovation de 1993 : celui du Christ dans la chapelle Saint-Vincent, celui de saint Pierre dans la chapelle des morts et celui de sainte Madeleine dans la chapelle de la Vierge.

Dans le même temps, l'église acquiert une exposition<sup>9</sup> en tôle argentée pour 400 livres, prix convenu avec Crépu, négociant à Lyon et Vernas, orfèvre, des burettes d'argent, des chandeliers d'acolytes... En 1809, un serrurier de Sury-le-Comtal, Blanc, confectionne une nouvelle table de communion<sup>10</sup> qui coûte 439 F. Deux ans plus tard le menuisier Alais fabrique une "chaire à prêcher" qui revient à 212 livres 19 sols mais elle est garnie de cuir, du maroquin vert acheté à Lyon.

Curieusement les fabriciens font encore parfois des économies de bouts de chandelle : ainsi on paie "12 F 12 sols" un bassin de fer-blanc pour mettre dans le "bénitier fendu" mais quelques mois plus tard il faut passer commande *d'un bénitier en pierre de Tournu[s]* qui coûte 72 livres.

## Le personnel

En avril 1809 réapparaît le bedeau, personnage tout à fait indispensable pour rehausser la pompe des cérémonies. Pour 50 livres de gages chaque année, le nommé Chissiliand<sup>11</sup> assure cette charge. Il reçoit un habit, une perruque et, comme insigne de sa fonction, la canne à pommeau. L'étoffe de la livrée coûte 28 livres 16 sols. La perruque est acquise chez le perruquier Prévot au prix de 9 livres. Quant au sacristain Tachon il remonte l'horloge et touche pour ce service une livre par mois. Tachon, Côtan (Cottant) et Jean Léonard font fonction de sonneurs. Ils reçoivent quelques livres pour ce travail.

A l'occasion de la fête-Dieu, en juin 1807, les tambours qui ont participé à la procession perçoivent 4 livres. De même, les deux "clercs" (enfants de chœur) touchent de temps en temps une petite somme.

Plusieurs dévotes paroissiennes, Mlles Bellon, Durier, Gazotte, Plasson, Forget, Mmes Décot et Antoinette de la Rochette, ont soin d'arranger les chapelles tandis que la veuve Chauve s'occupe particulièrement de décoration de la chapelle de la Sainte Vierge. Pour le linge d'église, on a recours à des blanchisseuses qui sont rémunérées : Marie Gérentet, Mme Gaurend, Mlle Pradier et la "Nanette Bouchet". Blaise Verney est le voiturier attitré de la paroisse.

## Ressources de la fabrique

Pour les trois premières années, du 19 germinal an XII au 5 avril 1807, les recettes de la fabrique s'élèvent à 6 643 livres 1 sol. Elles l'emportent nettement sur les dépenses : 4 504 livres 11 sols 6 deniers.

---

<sup>8</sup> Payé à Crépu, 958 livres pour les tableaux, 496 livres pour les cadres, 45 livres pour l'emballage, 150 livres pour le voiturier qui a assuré le transport de Lyon à Montbrison.

<sup>9</sup> Un ostensor ou "soleil" dans lequel on place l'hostie consacrée.

<sup>10</sup> Il s'agit de la barrière qui séparait le chœur du reste de l'église et où les fidèles allaient communier.

<sup>11</sup> Sans doute Jean-Baptiste Chichilianne, dit la Forge, cordonnier, qui habite petite rue Bourgneuf et qui est cité dans le "Registre de la thaille subsidiaire et vingtième de Montbrison, année 1789", *Bulletin de la Diana*, tome XXVII.

Constatons d'abord l'importance de cette somme relativement à l'époque et au niveau de vie<sup>12</sup>. Les ressources proviennent des quêtes, de la location des chaises et de quelques produits annexes : dons et vente d'objets ou de matériaux dont l'église n'a plus l'usage. Ainsi le 18 prairial de l'an XIII, les marguilliers vendent une ancienne chape à la fabrique de Châtelneuf pour 24 livres. Le 6 décembre 1806, M. de la Plagne rachète à la fabrique un ancien ostensor pour 24 livres. La confrérie du Saint-Sacrement rapporte aussi un peu d'argent : 93 livres en 1806.

Les quêtes se montent à près de 60 % des ressources. Elles rapportent 1 151 livres 3 sols en 1805, 1 226 livres 7 sols en 1806 et 1 471 livres 8 sols en 1807. Elles sont particulièrement fructueuses pendant la Semaine Sainte mais rapportent sensiblement moins pendant l'été, époque où les familles aisées de la paroisse se retirent dans leurs "campagnes". Une reprise s'amorce en fin d'année avec les fêtes de Toussaint et de Noël<sup>13</sup>.

La location des chaises donne lieu à une tarification assez complexe :

Les chaises simples avec accoudoirs se louent	4 livres 10 sols par an,
Les chaises avec escabeau	3 livres 10 sols,
Les chaises simples	3 livres.

Les fidèles peuvent aussi louer, au coup par coup, une "chaise volante". Il en coûte alors 6 deniers (2,5 c) si c'est un dimanche ordinaire, 12 deniers (5 c) s'il s'agit d'une grande fête (tarif fixé le 18 avril 1808).

Les habitants de l'ancienne paroisse de la Madeleine se contentent sans doute des chaises volantes car les abonnés sont essentiellement les habitants de la rue Saint-Pierre, de la rue de la Croix (actuelle rue du Palais-de-Justice), de la rue de la Madeleine (actuelle rue Puy-de-la-Bâtie) et de la rue des Arches<sup>14</sup>.

<sup>12</sup> 6 643 livres (ou F germinal) représentent environ 130 000 F d'aujourd'hui (1989).

<sup>13</sup> Produit des quêtes suivant le mois : moyenne annuelle sur 5 années (1806 à 1810), les sols et les deniers ont été négligés :

janvier	103	juillet	71
février	71	août	73
mars	126	septembre	46
avril	127	octobre	48
mai	84	novembre	88
juin	71	décembre	121

Autre ressource inattendue : le 15 février 1807, M. Meynis rembourse - bel exemple de probité ! - 240 livres à la fabrique de l'église pour un emprunt qu'avait effectué son père, le 13 juin 1779, donc avant la Révolution.

<sup>14</sup> Etat des chaises louées à l'année - mai 1806 :

quartier des abonnés	chaises avec accoudoirs	chaises avec escabeau	chaises simples	chaises gratuites
Rue Saint-Pierre	23	2	2	6
Rue de la Croix	9	9	8	0
Rue de la Madeleine	11	2	8	0
Rue des Arches	6	5	18	1
Rue des Bouchers (a)	6	1	4	2
Le Château (b)	8	0	0	0
Grande rue (c)	7	0	3	1
total	63	19	43	10

(a) rue de la Préfecture.

(b) quartier du Calvaire.

(c) rue Martin-Bernard.

Si l'on en juge par la recette des chaises mobiles, de 9 à 20 livres par mois, une soixantaine sont louées chaque dimanche. Avec sa nef étroite et ses chapelles minuscules, l'église Saint-Pierre peut difficilement accueillir plus de 300 personnes même en utilisant la tribune et des bancs pour les enfants. Elle est notoirement insuffisante pour une paroisse qui regroupe environ le quart de la population de la ville (1 800 à 2 000 personnes).

En avril 1808, les chaises sont affermées pour un an au sieur Tachon après adjudication et pour la somme de 740 F. Le 30 avril de l'année suivante le système de fermage est annulé. Bon an, mal an, les chaises rapportent sept cents francs. A partir de 1809, le sixième de ce revenu non négligeable est envoyé à l'archevêché.

De 1807 à 1810, les ressources de la fabrique augmentent assez sensiblement : 8 898 livres 15 sols pour 36 mois, soit plus 34 % par rapport aux trois années précédentes, ce qui permet des dépenses plus considérables<sup>15</sup>.

## Chronique paroissiale

Le registre de fabrique donne aussi, incidemment, quelques éléments d'une petite chronique paroissiale.

Le curé, M. Caquet, meurt le 19 janvier 1805. Le 20 germinal an XIII, le nommé Deselle de Moingt, piqueur de pierre, reçoit 6 livres *pour avoir gravé l'épitafe du tombaux*.

M. Pierre Seignolles (Seignol) qui était curé de Saint-André avant la Révolution<sup>16</sup> lui succède. C'est à cette époque qu'a lieu la délimitation officielle des paroisses de la ville. Il meurt peu de temps après son installation, en octobre 1806. La pierre tombale et l'épitafe du défunt curé coûtent 3 livres. Pierre Seignolles est remplacé par Jean Chavallard qui, avant la Révolution, avait été vicaire à Saint-Pierre.

Le 10 mars 1807, le préfet de la Loire, Imbert<sup>17</sup>, meurt d'une "fièvre maligne" à l'âge de 40 ans. Sa dépouille est déposée dans la chapelle de la préfecture et le lendemain ses funérailles ont lieu solennellement dans l'église Saint-Pierre tendue de noir en présence de tout le clergé de la ville. Le frère du préfet verse 36 livres pour les tentures et pour la lumière du service funèbre. Jusqu'en 1856, date à laquelle la préfecture quitte Montbrison, le préfet est le premier paroissien de Saint-Pierre. Il a la place d'honneur. Le menuisier Alais confectionne un banc réservé à ce haut fonctionnaire (coût : 68 livres 20 sols), un siège garni avec soin par Genévrier, tapissier, qui reçoit pour cette tâche 69 livres 9 sols en août 1807.

Le 24 novembre 1809 a lieu la bénédiction du nouveau cimetière de Montbrison situé à la Madeleine en présence des autorités civiles et religieuses. Le procès-verbal de cette cérémonie est consigné dans le registre de fabrique :

---

<sup>15</sup> Du 13 avril 1807 au 6 mai 1810 :

- recettes 8 898 livres 15 sols
- dépenses 10 159 livres 8 sols

En avril 1807, la fabrique a en caisse une réserve de 2 138 livres.

<sup>16</sup> Curé de Saint-André de Montbrison le 3 mai 1786, il prête serment et reste curé jusqu'à la fermeture de son église.

<sup>17</sup> Imbert (François-Perrot), né le 3 décembre 1766 à la Terrasse, canton du Touvet, arrondissement de Grenoble (Isère), commissaire du Directoire exécutif près de l'administration départementale de l'Isère, puis député de ce département au conseil des Cinq-Cents, préfet après le 18 brumaire, préfet de la Loire depuis l'an VIII, apprécié pour *son caractère doux et pacifique, ses bonnes qualités, son esprit cultivé et orné, ses manières honnêtes*.

*Ce jourd'hui vingt-quatre novembre, mil huit cent neuf, M. Antoine Claude Lachèze maire de la ville de Montbrison, chef-lieu du département de la Loire ; nous soussignés Populus, curé de la paroisse de Notre-Dame, et Chavallard curé desservant de la succursale de Saint-Pierre, en la dite ville, Diocèse de Lyon, munis de la commission de MM. les vicaires généraux de son Altesse Eminentissime le Cardinal Fesch archevêque de Lyon, du dix-sept novembre présent mois, signée Courbon, Renaud et Rochard. Après nous être assurés que le territoire voulu par la loi et destiné pour cimetièrre en la commune de Montbrison, étoit clos et fermé, dans l'état de décence qu'exigent les Statuts et ordonnances dudit diocèse, qu'une croix y étoit érigée ; une partie du dit territoire, réservée à l'angle levant, midi, nord, pour l'inhumation des enfans morts sans Baptême (et des Protestans etc.). Nous avons solennellement béni le reste, pour servir à la sépulture des Catholiques ; et ce en présence des deux paroisses assemblées, de M. Bouvier aumônier de l'hospice des malades, Giraudié, Ladaviere et Bertheas vicaires qui ont signé avec nous.*

*Populus, curé Chavallard, curé Giraudié Ladaviere Bertheas*

*Nota : La raison qui détermina à ne point designer de territoire particulier pour l'inhumation des protestans, fut que le nombre en est très petit dans cette ville.*

Le 1<sup>er</sup> décembre suivant, à 11 heures du matin, les trois anciens cimetières de la ville (la Madeleine, Saint-Pierre et Saint-André) sont vendus aux enchères publiques en mairie de Montbrison<sup>18</sup>.

## Les bonnes vieilles habitudes

En ce qui concerne la rédaction du registre, notons que les nouveautés passent bien difficilement dans le style des marguilliers qui sont sans doute hommes de tradition.

L'appellation "citoyen" ne se retrouve que dans les premières pages du registre. Elle est vite abandonnée au profit de Monsieur pour les aristocrates, les prêtres et les personnages importants comme Crépu le négociant lyonnais. Artisans, commerçants et autres gens du peuple sont tout bonnement appelés par leur nom, leur prénom et nom, simplement par le prénom comme Blaise (Verney), le voiturier ou même un diminutif familial : "la Nanette" (Bouchet), blanchisseuse.

Dès l'ouverture du cahier quelques dates importantes sont données avec deux calendriers, le républicain et le grégorien. En janvier 1806, le calendrier républicain qui ne s'est jamais vraiment imposé est totalement abandonné.

Fidèle aux "livres, sols et deniers" <sup>19</sup>, les fabriciens n'utilisent que rarement les francs et jamais les centimes. De même, négligeant le système métrique, on s'en tient encore aux aunes pour les longueurs et aux livres pour les poids.

## Un relèvement rapide

Bien que l'église soit en mauvais état et exiguë, on constate que la paroisse de Saint-Pierre-la-Madeleine se relève rapidement et aisément des dommages de la période révolutionnaire. A cela plusieurs raisons :

---

<sup>18</sup> *Bulletin de la paroisse de Notre-Dame* du 31 oct. 1909, n°190.

<sup>19</sup> Une livre = vingt sols = 240 deniers.

- Des ressources importantes dues au fait qu'il s'agit de la paroisse de la préfecture et des quartiers aristocratiques de la ville.

- Une ferveur nouvelle. Selon J. Rony, *la résurrection du sentiment religieux fut si complète et si générale que l'église Saint-Pierre se trouva impuissante à contenir ses anciens hôtes et les nouveaux qu'on venait de leur adjoindre*<sup>20</sup>. Et déjà se pose le problème de trouver une autre église, problème qui sera résolu soixante ans plus tard.

## Les curés Barou

En 1819 meurt Jean Chavallard, curé de Saint-Pierre depuis octobre 1806. La paroisse est, selon un rapport préfectoral, *le point névralgique du département, centre des notabilités religieuses et légitimistes*<sup>21</sup>. Il convient donc d'être habile dans le choix du nouveau desservant. Le préfet et les notables - dont M. de Meaux - obtiennent de l'archevêque la nomination de M. Barou.

Jean-Joseph Barou est né à Chalmazel, au hameau du Supt, le 25 octobre 1772. C'est l'aîné *d'une famille honorable où la foi et les vertus chrétiennes sont héréditaires*<sup>22</sup>. Il a comme parrain Jean-Joseph Fenon, son oncle maternel, curé de Lérigneux et compte encore plusieurs prêtres dans sa famille<sup>23</sup>.

Jean-Joseph est élève des Oratoriens de Montbrison mais la Révolution et la fermeture du collège interrompent ses études. Sa vocation s'en trouve contrariée. Il est ordonné prêtre tardivement, à plus de trente ans, par Mgr d'Aviau, archevêque de Vienne. C'est déjà un homme mûri par les épreuves, solide, instruit, et tout à la fois, ferme et conciliant.

L'administration diocésaine le place aussitôt après son ordination à des postes difficiles. Il est d'abord vicaire à Saint-Galmier puis curé de Saint-Médard-en-Forez où il a la lourde tâche de remplacer l'abbé Jacquemont, chef des jansénistes foréziens. En 1809, il est professeur de philosophie au séminaire de l'Argentière mais pour peu de temps car, en septembre, l'archevêque de Lyon le nomme supérieur du séminaire de Verrières en remplacement de l'abbé Perrier. Il a pour mission de faire du jeune établissement encore mal organisé une grande maison d'éducation du diocèse. A Verrières il fait construire l'ancien collège en utilisant les matériaux d'une partie du château du Soleillant. C'est là qu'étudient, en 1812, deux élèves qui deviendront célèbres : Jean-Baptiste-Marie Vianney et Marcellin Champagnat<sup>24</sup>.

La nomination à Saint-Pierre du supérieur de Verrières est bien accueillie : c'est un homme de tradition mais modéré. Le chanoine Cattet écrit : *La nouvelle d'un pareil choix fut une fête pour Montbrison. M. Barou gagna bientôt dans cette ville les sympathies non seulement du simple peuple, mais des principaux personnages qui, admirateurs des vertus, du beau caractère et de la modestie du nouveau curé, lui vouèrent une confiance sans bornes et un attachement inviolables...*<sup>25</sup> Les jugements à son égard sont unanimes : *Cet homme éminent, d'un sens si droit*

---

<sup>20</sup> J. Rony, *Réflexions sur l'emplacement de l'église de Saint-Pierre*, 1864.

<sup>21</sup> Rapport du 20 novembre 1836 cité par B. Laurent, *L'Eglise janséniste de Forez*.

<sup>22</sup> Chanoine Cattet, *Nécrologie de M. l'abbé Barou*, n°1 536 et n°1 537 du "Journal de Montbrison".

<sup>23</sup> Dont Joseph Barou, son oncle, né vers 1753, vicaire à Saint-Bonnet-le-Courreau puis à Saint-Jean-Soleymieux, missionnaire pendant la Révolution puis curé de Saint-Jean-Soleymieux où il meurt le 15 mai 1812. Une inscription dans l'église de Soleymieux rappelle sa mémoire. Cf. Un grand vicaire de Lyon originaire de Chalmazel : Jean-Joseph Barou, *Village de Forez*, n°5, janvier 1981.

<sup>24</sup> Cf. Joseph Barou, "Le séminaire de Verrières (1804-1906)", *Bulletin de la Diana*, tomes XLVI (n°s 6, 7 et 8) et XLVII (n°1).

<sup>25</sup> Chanoine Cattet, *Nécrologie... op. cit.*

*et si pratique dont toutes les appréciations étaient d'une lucidité parfaite et dont on écoutait la parole toujours simple et facile avec un plaisir indicible et intarissable, comme si l'on eut écouté la vérité elle-même...*<sup>26</sup>

L'abbé Barou marque son passage à Saint-Pierre en installant les frères des écoles chrétiennes et les sœurs de Saint-Charles qui ouvrent des écoles pour les garçons et les filles. Ces établissements devenus mixtes existent encore aujourd'hui et comptent de nombreux élèves : l'école Saint-Aubrin de la rue du Collège, l'école et le collège Notre-Dame de la Madeleine<sup>27</sup> de la rue Puy-de-la-Bâtie. En 1826, Saint-Pierre devient paroisse de deuxième classe ; plus tard, les curés Barou et Ollagnier obtiendront la première classe, à titre personnel. Également en 1826, Jean-Joseph Barou devient vicaire général, fonction qu'il exercera jusqu'à sa mort qui survient à Lyon le jeudi saint 5 avril 1855.

Le 25 février 1824, il est remplacé comme curé de Saint-Pierre par son jeune frère, autre Jean-Joseph Barou, qui était déjà vicaire dans la paroisse. Jean-Joseph Barou est le dernier des neuf enfants de la famille Barou du hameau du Supt à Chalmazel. Il est né le 23 mars 1789, dix-sept ans après son frère aîné dont il porte les prénoms et qui devient son parrain. Prêtre le 22 juillet 1816, il est d'abord vicaire à Saint-Bonnet-le-Courreau avant d'aller auprès de son frère à Saint-Pierre.

Il n'a aucun mal à se faire accepter. Chacun apprécie vite ce *digne pasteur qui, en succédant à son frère dans le gouvernement de la paroisse de Saint-Pierre, avait perpétué les traditions d'une douceur et d'une bonté toutes paternelles*<sup>28</sup>. C'est à cette époque, vers 1840, que fut aménagé le Calvaire, haut lieu depuis toujours de la paroisse Saint-Pierre. M. d'Allard<sup>29</sup> y fit construire un escalier commode et installer quatorze niches contenant des tableaux pour marquer les stations du chemin de la Croix. Au sommet il fit bâtir une chapelle octogonale avec auprès *debout sur un rocher et tourné vers la ville, un ange tenant d'une main une trompette et de l'autre une banderole où on lisait ces mots : Sed judicabit vos, Dieu vous jugera*<sup>30</sup>.

Le deuxième abbé Barou demeura curé de Saint-Pierre pendant 38 années, jusqu'à sa mort qui survint le 24 août 1862. Il avait été promu chanoine d'honneur en 1850. C'était un homme de prière : en 1848, il établit dans sa paroisse une confrérie pour "la réparation du blasphème et la violation du dimanche"<sup>31</sup> ; en 1859, peu avant sa mort il institua l'association du *Rosaire Vivant*<sup>32</sup>. Depuis 1840, il était presque aveugle et avait obtenu du Souverain Pontife la permission de dire tous les jours la messe de la Sainte Vierge ou la messe pour les défunts. C'est au moment de sa mort qu'on se rendit compte de la place qu'il tenait dans la ville et de l'influence qu'il exerçait :

*Au jour si triste où il nous quitta, chacun sentit, riches et pauvres, qu'il se faisait à son foyer domestique un vide qui ne pourrait jamais être mieux rempli. On ne disait rien d'extraordinaire pour son éloge ; mais on ne pouvait en parler ni en entendre parler sans émotion ; le souvenir de ses bons conseils et de ses oeuvres innombrables de charité le rendait plus vivant que jamais.*<sup>33</sup>

---

<sup>26</sup> Extrait d'un mémoire de 1864, *Bulletin paroissial de Saint-Pierre* du 25 février 1912, n°172.

<sup>27</sup> Devenu aujourd'hui (2005), Centre catholique d'enseignement Saint-Exupéry.

<sup>28</sup> J. Rony, *Réflexions sur l'emplacement de l'église Saint-Pierre*, 1864.

<sup>29</sup> Jean-Baptiste d'Allard (1769-1848) : officier de cavalerie sous l'Ancien Régime ; échappe à la Terreur, mort à Montbrison sans postérité, il lègue à la ville de Montbrison ses collections. Son hôtel particulier et son jardin sont devenus le musée et le jardin d'Allard.

<sup>30</sup> *Bulletin de Saint-Pierre* du 17 déc. 1911, n°162.

<sup>31</sup> *Bulletin de Saint-Pierre* du 11 février 1912, n°170.

<sup>32</sup> *Bulletin de Saint-Pierre* du 22 oct. 1911, n°154.

<sup>33</sup> J. Rony, *Réflexions... op. cit*

C'est lui qui le premier avait eu le projet de reconstruire Saint-Pierre et s'il n'a pu mener ce travail à bien, au moins l'a-t-il préparé dans l'esprit de ses paroissiens. Le témoignage d'un de ses fabriciens est explicite :

*Oui, nous le disons hautement, en maintenant et vivifiant, pendant une longue administration et malgré de grandes infirmités, cette sève religieuse, cette union, cette confiance mutuelle entre le riche propriétaire et le simple cultivateur, qui constituent le véritable caractère de la grande famille de Saint-Pierre, M. Barou avait travaillé de longue main et de la manière la plus efficace à la reconstruction de son église...*<sup>34</sup>

Notons qu'un troisième abbé Barou, Justin<sup>35</sup>, neveu des deux précédents, fut vicaire pendant quelques années à Saint-Pierre. Comme aumônier des prisons, il avait la pénible tâche d'assister les condamnés au moment de leur exécution<sup>36</sup>.

---

<sup>34</sup> J. Rony, *Réflexions... op. cit.*

<sup>35</sup> Justin Barou, né à Chalmazel le 3 octobre 1815, prêtre le 5 juin 1841, vicaire à Noirétable en 1841, à Saint-Pierre de Montbrison en 1845, curé de Saint-Just-en-Bas le 1<sup>er</sup> octobre 1860, curé de Neulise le 15 juin 1873, chanoine d'honneur le 24 juin 1886, décédé le 13 février 1892. Cf. J. B. Martin, "Répertoire biographique du clergé lyonnais au XIX<sup>e</sup> siècle", *Bulletin historique du diocèse de Lyon*, n° 40, juillet-août 1906.

<sup>36</sup> Cf. Claude Latta, Michel Pabiou, *Rue des Prisons*, Montbrison, 1984.

